

Martín Malharro

**VIANDE
SÈCHE**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

La dernière goutte

1

– **M**ariani ?

Mariani leva la tête et regarda l'homme qui se tenait debout devant la table : mince, les cheveux clairs et les yeux marron, vêtu d'une veste grise et d'une chemise à carreaux. Il avait une gueule ordinaire, du genre qui pullule dans le quartier de San Telmo. Il lui donna dans les quarante ans.

– Ça dépend.

– Ça dépend de quoi ?

– De qui le demande et pourquoi.

– Je viens de la part de Demarchi, le mécanicien. Mon nom est Antonio Serpi.

Mariani fit un bref mouvement de tête pour désigner la chaise vide en face de lui, le type retira sa veste, l'accrocha soigneusement au dossier de la chaise et s'assit. Le Británico était vide, on n'entendait que le bruit de la machine à café et la conversation décousue qu'Augustín, le patron, entretenait au bar avec la belle rousse qui faisait office de serveuse. C'était une bonne heure, la meilleure pour s'installer ici par un jour ensoleillé.

– Vous m'avez trouvé.

– Mon oncle a disparu il y a cinq jours, jeudi dernier. Ce matin, j'ai amené ma voiture à Demarchi et je lui en

ai touché deux mots, c'est lui qui m'a dit de m'adresser à vous, que vous étiez spécialisé dans la recherche de personnes disparues.

Mariani confirma vaguement avant de poser de nouveau son regard sur le parc Lezama. Une femme blonde avec une longue tresse et vêtue d'un jogging violet s'étirait les jambes près de la statue de Pedro de Mendoza, tandis qu'un vieux assis sur l'un des bancs en bois la reluquait.

– Vous êtes allé chez les flics ? lui demanda-t-il presque à contrecœur en continuant de fixer la blonde.

– Oui, hier j'ai déclaré sa disparition mais ils ne m'ont pas vraiment calculé. Ils ont noté le nom et deux ou trois informations sur mon oncle, et puis ils m'ont dit qu'ils m'appelleraient dès qu'ils auraient du neuf.

– Dans ce genre de cas, il faut être patient, parfois on retrouve les gens rapidement, parfois des jours, des semaines passent. Votre oncle a une maladie quelconque ?

– Non, il est en bonne santé, tout va bien.

– Il vit avec quelqu'un ?

– Non, seul.

– Comment savez-vous qu'il a disparu jeudi ?

– J'ai dîné chez lui mercredi dernier. La femme qui vient faire le ménage le vendredi est arrivée tôt et il n'était pas là. J'en ai déduit qu'il avait disparu jeudi, dit Serpi.

– Il manque quelque chose dans son appartement ?

– Rien, tout est en ordre.

– Peut-être qu'il est parti en voyage.

– Non, ses vêtements et ses affaires personnelles sont à leur place, et la voiture au garage.

– Vous avez parlé avec ses amis ?

– C'est un type du genre bourru, il ne s'intéresse à personne et personne ne s'intéresse à lui. Le seul qui lui rend visite, c'est moi.

– Donc il n'a pas d'amis...

– Il parle souvent d'un groupe qu'il fréquente de loin en loin, mais je ne les connais pas, je ne les ai jamais rencontrés.

Mariani observa le visage de Serpi : il avait la peau grasse et ne s'était pas rasé ce matin.

– Des femmes ?

– Encore moins. Il a soixante-treize ans et a renoncé à tout.

– Vous êtes son seul parent ?

– Oui. Ma mère, son unique sœur, est morte il y a trois ans.

– Où vit votre oncle ?

– Entre San Juan et Balcarce, dans l'Edificio América.

Mariani acquiesça de la tête, il connaissait cet immeuble en brique, protégé par un jardin et tournant le dos à l'autoroute d'Ezeiza.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Que vous le cherchiez.

– Je vous préviens qu'il va falloir sortir un peu de fric.

– Combien ? demanda Serpi en changeant de voix.

– Huit cents pour démarrer l'enquête, plus les frais. Et une prime de mille cinq cents si je le retrouve.

Antonio Serpi regarda Mariani comme si c'était un voyou de banlieue ou un débile profond. Mariani l'ignora pour s'intéresser à deux policiers qui traînaient à l'entrée du parc, non loin de là où se trouvaient la fille au jogging violet et le vieux assis sur un banc.

– Vous pouvez commencer quand ?

– Aujourd'hui.

– De quoi avez-vous besoin ?

– Des renseignements habituels et d'une photographie.

Serpi fouilla dans la poche intérieure de la veste accrochée à la chaise, en sortit une enveloppe blanche et la lui tendit.

– Tout est là. Demarchi m'avait dit que vous me les demanderiez.

Mariani ouvrit l'enveloppe et en sortit une feuille soigneusement pliée. Il la parcourut et la remit dans l'enveloppe.

– Il n'y a pas grand-chose. Des photos ?

– Je n'en ai qu'une. On y voit mon oncle avec ce groupe dont je vous ai parlé, mais on ne distingue pas bien son visage. Du coup, je ne l'ai pas apportée.

– Je vais en avoir besoin. Quand pouvez-vous me la transmettre ?

– Elle est chez moi, je vous la fais passer demain.

– Déposez-la avant midi à l'atelier de Demarchi.

– Vous avez besoin d'autre chose ?

– Oui, d’argent. J’encaisse une partie en avance, au moins la moitié.

Serpi lui jeta de nouveau un regard méfiant, se trémoussa légèrement sur sa chaise, glissa la main dans la poche arrière de son pantalon et sortit un vieux portefeuille en cuir.

– Il y a là quatre cents pesos.

Les quatre billets de cent tirés du portefeuille disparurent rapidement dans la main droite de Mariani.

– Laissez-moi vos coordonnées et un numéro de téléphone où je peux vous joindre.

– Tout est écrit au dos de la feuille que je viens de vous donner. Le numéro est celui de mon portable.

– Je vais d’abord procéder à quelques vérifications et dès que j’apprends quelque chose, je vous appelle.

– Vous pensez pouvoir le retrouver vite ? demanda Serpi en bougeant lentement les mains comme pour éloigner un obstacle invisible.

– Parfois il suffit d’un jour, parfois il me faut des semaines. Tout dépend de votre oncle.

– À votre avis, qu’est-ce qui a pu lui arriver ?

– Moi, je n’ai pas d’avis. Impossible de bâtir une théorie sans informations. Avec un peu de chance, il va réapparaître demain ou après-demain.

Serpi se leva, saisit sa veste et lui tendit la main. Mariani la serra mollement, sans conviction.

– J’attends votre appel.

– Ne vous inquiétez pas, je vous joins dès que j’ai du neuf.

Avant que Serpi n’atteigne la porte, Mariani se

rendit compte qu'il avait dit une connerie et que son nouveau client ne lui avait pas trop plu. *Je suis sûr qu'il a mauvaise haleine*, pensa-t-il tandis qu'il laissait de nouveau son regard dériver vers le parc. La fille au jogging avait disparu, de même que les policiers; seul demeurait le vieux assis sur le banc en bois.